

ioniennes; puis le palais Anitschkov, qui donne son nom au pont voisin, orné de quatre chevaux de bronze, retenus par des écuyers, et se cabrant sur des piédestaux de granit.

Voici la Perspective Nevsky à peu près esquissée; mais, nous direz-vous, il n'y a personne dans votre tableau, comme dans ceux que font les barbouilleurs turcs. De grâce, attendez un peu, nous allons maintenant animer notre vue et la peupler de figures. L'écrivain, moins heureux que le peintre, ne peut présenter les objets que successivement.

Nous avons promis de mettre des personnages dans notre Perspective de Nevsky. Essayons de les croquer nous-même, n'ayant pas, comme les dessinateurs d'architecture, la ressource d'emprunter un crayon plus alerte que le nôtre à écrire au bas de la planche : « Figures de Duruy ou de Bayot. »

C'est de une heure à trois heures que l'affluence est la plus grande; outre les passants qui vont à leurs affaires et marchent d'un pas rapide, il y a les promeneurs dont le seul but est de voir, d'être vus et de faire un peu d'exercice; leurs coupés ou leurs drojkys les attendent à un point convenu ou même les suivent parallèlement sur la chaus-

sée, au cas où la fantaisie de remonter en voiture les prendrait.

Vous distinguez d'abord les officiers de la garde, en capote grise, dont une patte sur l'épaule marque le grade; ils s'avancent la poitrine presque toujours étoilée de décorations et coiffés du casque ou de la casquette; ensuite viennent les tchinovniks (fonctionnaires) en longues redingotes plissées dans le dos et froncées par derrière à la ceinture; ils portent, au lieu de chapeau, une casquette de couleur sombre, avec cocarde; les jeunes gens, qui ne sont ni militaires ni employés, ont des paletots garnis de fourrures d'un prix dont s'étonnent les étrangers et devant lequel reculeraient nos élégants. Ces paletots de drap très-fin sont doublés de martre ou de musc et ont des collets de castor coûtant de cent à trois cents roubles, selon que la peau est plus fournie, plus moelleuse, plus foncée de couleur et qu'elle a conservé de poils blancs dépassant le niveau de la fourrure. — Un paletot de mille roubles n'a rien d'exorbitant, il y en a qui valent davantage; c'est là un luxe russe inconnu chez nous : à Saint-Petersbourg on pourrait faire au proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » cette variante septentrionale : « Dis-moi comment tu te fourres,

je te dirai ce que tu vaux. » On est considéré d'après sa pelisse.

Eh quoi ! allez-vous penser en lisant cette description, déjà des pelleteries, au commencement d'octobre, par un temps d'une douceur exceptionnelle, que des hommes du Nord devraient trouver printannier ! Oui, — les Russes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. — On s'imagine qu'aguerris par leur climat, ils se réjouissent comme des ours blancs dans la neige et la glace ; rien n'est plus faux : ils sont au contraire très-frileux et prennent, pour se préserver de la moindre intempérie, des précautions que négligent les étrangers à leur premier voyage, quitte à les adopter plus tard...., quand ils ont été malades. — Si vous voyez passer quelqu'un de légèrement vêtu, à son masque olivâtre, à sa prolixité de barbe et de favoris noirs, vous reconnaîtrez un Italien, un méridional dont le sang ne s'est pas encore refroidi. — Prenez votre paletot ouaté, chaussez des galoches, entourez-vous le col d'un cache-nez, nous disait-on. — Mais le thermomètre marque cinq ou six degrés au-dessus de zéro. — C'est égal, il y a ici comme à Madrid un petit vent qui n'éteindrait pas une bougie et qui souffle un homme. Nous avions mis à Madrid un manteau par huit degrés

de chaleur, nous n'avions aucun motif de ne pas endosser un paletot d'hiver en automne, à Saint-Pétersbourg. — Il faut toujours s'en rapporter à la sagesse des nations. — Le paletot doublé de pelleterie légère est donc de demi-saison ; à la première tombée de la neige, on s'affuble de la pelisse, pour ne la quitter qu'au mois de mai.

Si les Vénitiennes ne vont qu'en gondole, les femmes de Saint-Pétersbourg ne vont qu'en voiture ; à peine descendent-elles pour faire quelques pas sur la Perspective. Elles ont des chapeaux et des modes de Paris. Le bleu semble être leur couleur favorite ; il va bien à leur teint blanc et à leurs cheveux blonds. De l'élégance de leur taille on n'en peut juger, dans la rue du moins, car d'amples pelisses de satin noir ou quelquefois d'étoffe écossaise à larges carreaux les enveloppent du talon à la nuque. La coquetterie cède ici aux considérations de climat, et les plus jolis pieds s'enfoncent sans regret dans de larges chaussures : les Andalouses préféreraient mourir ; mais, à Saint-Pétersbourg, cette phrase « recevoir un froid » répond à tout. Ces pelisses sont garnies de martre zibeline, de renard bleu de Sibérie et autres fourrures, dont nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, soupçonner les prix extrava-

gants : le luxe sur ce point est inouï ; et si la rigueur du ciel ne permet aux femmes qu'un sac informe, soyez tranquille, ce sac coûtera autant que les plus splendides toilettes.

Au bout d'une cinquantaine de pas, les belles indolentes remontent dans leurs coupés ou leurs calèches, vont faire des visites ou rentrent chez elles.

Ce que nous disons là se rapporte aux femmes de la société, c'est-à-dire aux femmes nobles ; les autres, fussent-elles aussi riches, ont des allures plus humbles, même à beauté égale : la qualité prime tout. Voici des Allemandes, femmes de négociants, reconnaissables à leur type germanique, à leur air de douceur rêveuse, à leurs vêtements propres, mais d'étoffes plus simples ; elles ont des talmas, des basquines ou des manteaux de drap à longs poils. Voilà des Françaises en toilettes tapageuses, en pardessus de velours, en chapeau couvrant tout le sommet de la tête, qui font penser à Mabille et aux Folies-Nouvelles, sur ce trottoir de la Perspective Nevsky.

A la rigueur, jusqu'à présent vous pourriez vous croire rue Vivienne ou au boulevard ; un peu de patience, vous allez voir des types russes. Regardez cet homme en cafetan bleu boutonné

sur le coin de la poitrine comme une robe chinoise, froncé aux hanches de plis symétriques, et d'une propreté exquise, c'est un artelchtchik ou domestique de marchand ; une casquette à disque plat et à visière plaquée sur le front complète son costume ; il a les cheveux et la barbe séparés comme Jésus-Christ ; sa physionomie est honnête et intelligente. On lui confie les recouvrements, les demandes et les commissions qui exigent de la probité.

Au moment où vous vous lamentiez sur l'absence de pittoresque, passe à côté de vous une nourrice en ancien habit national ; elle est coiffée du povoïnik, espèce de toque en forme de diadème, de velours rouge ou bleu, agrémenté de broderies d'or. Le povoïnik est ouvert ou fermé ; ouvert, il désigne une jeune fille ; fermé, une femme ; celui des nourrices a un fond, et leurs cheveux sortent de dessous cette toque distribués en deux nattes qui pendent sur le dos. Vierges, elles réunissaient leur chevelure en une seule tresse. La robe de damas ouaté, avec une taille sous les bras et une jupe très-courte, ressemble à une tunique et laisse voir une seconde jupe d'une étoffe moins riche. La tunique est rouge ou bleue comme le povoïnik ; un large galon d'or la borde.

Ce costume, foncièrement russe, a du style et de la noblesse, porté par une belle femme. Le grand habit de gala, dans les fêtes de cour, est taillé sur ce patron, et ruisselant d'or, constellé de diamants, il ne contribue pas peu à leur splendeur.

En Espagne, c'est aussi une élégance d'avoir une nourrice sur place portant le costume de *pa-siega*; et nous admirions ces belles paysannes au Prado ou calle d'Alcala, avec leurs vestes de velours noir et leurs jupes écarlates à bandes d'or. On dirait que la civilisation, sentant le cachet national s'effacer, veut en imprimer le souvenir à ses enfants, en faisant venir du fond de la campagne une femme au costume antique, qui est comme l'image de la mère patrie.

A propos de nourrice, on peut parler d'enfants; la transition est toute naturelle. Les bébés russes sont fort gentils dans leur petit cafetan bleu et sous leur chapeau aplati en *sombrero calañès* que décore le bout ceillé d'une plume de paon.

Il y a toujours sur le trottoir quelques *dvornicks* ou portiers, occupés à balayer en été, ou à enlever la glace en hiver. Ils se tiennent bien rarement dans leurs loges, si loges ils ont dans le sens que nous donnons à ce mot, veillent toute la nuit, ne connaissent pas le cordon et viennent ouvrir

en personne au premier appel. Car ils admettent, chose étrange! qu'un portier est fait pour ouvrir la porte à trois heures du matin comme à trois heures de l'après-midi. Ils dorment çà et là et ne se déshabillent jamais. Ils ont la chemise bleue par-dessus le pantalon, des grègues demi-larges et les grosses bottes, costume qu'ils échangent aux premiers froids contre la peau de mouton retournée.

De temps en temps un gamin drapé à mi-corps d'un tablier en forme de pagne, retenu à la taille par une ficelle, sort d'un atelier d'artisan et traverse rapidement la rue pour entrer un peu plus loin dans une maison ou une boutique, c'est un *malchtchik* ou apprenti que son maître envoie en commission.

Le tableau ne serait pas complet si nous n'y dessinions quelques douzaines de moujiks en toulupe miroitée de crasse et de graisse, qui vendent des pommes ou des gâteaux, portent des provisions dans des *karzines* (corbeilles en copeaux de sapin tressés), raccommode avec la hache le pavé de bois, ou, réunis par groupes de quatre ou six, s'avancent à pas comptés, un piano, une table ou un canapé sur la tête.

On ne voit guère de femmes moujikes, soit

qu'elles restent à la campagne sur les terres des maîtres, soit qu'elles s'occupent à la maison de travaux domestiques. Celles qu'on rencontre de loin en loin n'ont rien de caractéristique. Un mouchoir noué sous le menton leur couvre et leur encadre la tête; un paletot ouaté d'étoffe commune, de couleur neutre et de propreté douteuse, leur descend jusqu'à mi-jambe et montre une jupe d'indienne avec de gros bas de feutre et des galoches de bois. Elles sont peu jolies, mais elles ont l'air triste et doux; aucun éclair d'envie n'allume leurs yeux pâles à la vue d'une belle dame bien parée, et la coquetterie semble leur être inconnue. Elles acceptent leur infériorité, ce que pas une femme ne fait chez nous quelque bas placée qu'elle soit.

Du reste, on est frappé du petit nombre proportionnel de femmes dans les rues de Saint-Petersbourg. Comme en Orient, les hommes seuls semblent avoir le privilège de sortir. C'est le contraire en Allemagne, où la population féminine est toujours dehors.

Nous n'avons encore peuplé de figurines que le trottoir; la chaussée ne présente pas un spectacle moins animé et moins vivant. Il y coule un torrent perpétuel de voitures lancées à fond de train,

et, traverser la Perspective n'est pas une opération moins périlleuse que de couper le boulevard entre la rue Drouot et la rue Richelieu. On marche peu à Saint-Petersbourg et l'on prend un drojky pour une course de quelques pas. La voiture est considérée ici non comme un objet de luxe, mais comme un objet de première nécessité. De petits marchands, des employés peu rétribués se retranchent bien des choses, et se gênent pour avoir careta, drojky ou traîneau. Aller à pied implique une sorte de déshonneur. Un Russe sans voiture est comme un Arabe sans cheval. On pourrait douter de sa noblesse, le prendre pour un mechtchanine, pour un serf.

Le drojky est la voiture nationale par excellence, elle n'a d'analogue dans aucun pays et mérite une description particulière. En voici précisément un qui attend, rangé près du trottoir, son maître en visite dans quelque maison, et qui semble poser tout exprès pour nous. C'est un drojky fashionable, appartenant à un jeune seigneur curieux de ses équipages. Le drojky est une toute petite voiture découverte, très-basse et à quatre roues; celles de derrière ne sont pas plus grandes que les roues antérieures de nos américaines ou de nos victorias; celles de devant que des roues

de brouette. Quatre ressorts ronds supportent la caisse qui se divise en deux sièges, l'un pour le cocher, l'autre pour le maître. Ce dernier siège est rond, et, dans les drojkys élégants dits drojkys *égoïstes*, ne peut admettre qu'une seule personne; dans les autres il y a deux places, mais si étroitement mesurées, qu'on est obligé de passer son bras autour de son voisin ou de sa voisine. De chaque côté, deux paracrottes de cuir verni s'arrondissent au-dessus des roues et, par leur réunion sur le flanc de la voiture, qui n'a pas de portières, forment un marchepied descendant à quelques pouces du sol. Sous le siège du cocher se trouve le col de cygne; il n'y a pas de boîtes à patentes aux roues, pour la raison que nous allons dire en décrivant le mode d'attelage.

La couleur du drojky varie peu. Elle est œil de corbeau, rechampie de filets bleu clair ou vert russe avec des filets vert-pomme; mais toujours, quelle que soit la nuance choisie, le ton demeure foncé.

Le siège est garni en maroquin capitonné ou en drap de teinte sombre. Un tapis de Perse ou une moquette s'étend sous les pieds. Il n'y a pas de lanternes au drojky, et il file la nuit sans avoir

deux étoiles au front. C'est au passant à prendre garde et au cocher à crier : Gare!

Rien n'est plus joli, plus mignon, plus léger que ce frêle équipage qu'on emporterait sous son bras. Il semble sortir de chez le carrossier de la reine Mab.

Attelé à cette coquille de noix avec laquelle il sauterait une barrière, piaffe sur place, impatient et nerveux, un magnifique cheval qui a peut-être coûté six mille roubles, un cheval de la célèbre race Orlov, sous robe gris de fer luné, aux performances arrondies, à la riche crinière, à la queue argentée et comme poudrée de micas brillants. Il piétine et s'encapuchonne, gratte le pavé de l'ongle, maintenu à grand'peine par un cocher robuste. Il est nu entre ses brancards, et aucun enchevêtrement de harnais n'empêche d'admirer sa beauté. Quelques fils légers, cordonnets de cuir, larges tout au plus d'un centimètre et rattachés entre eux par de petits ornements argentés ou dorés, jouent sur lui sans le gêner, sans le couvrir, sans rien dérober de la perfection de ses formes. Les montants de la têtière sont papellonnés de petites écailles métalliques, et l'on n'y plaque pas ces lourdes œillères, volets noirs qui aveuglent ce que le cheval a de plus beau, sa prunelle dilatée

et pleine de flamme. Deux chaînettes d'argent se croisent avec grâce sur le chanfrein : le filet est garni de cuir, de peur que le froid du fer n'offense la délicatesse des barres, car un simple filet suffit à diriger la noble bête. Le collier, très-léger et très-souple, est la seule partie du harnais qui rattache le cheval à la voiture, car l'attelage russe n'a pas de traits. Au collier s'adaptent directement les brancards, noués par des courroies enroulées et tournées plusieurs fois sur elles-mêmes, mais sans boucles ni anneaux, ni aucune agrafe en métal. Au point de jonction du collier et des brancards sont fixées, au moyen des mêmes courroies, les cordes d'un arc en bois flexible qui se courbe au-dessus du garrot du cheval, comme une anse de panier dont on voudrait rapprocher les bouts. Cet arc, nommé douga, un peu penché en arrière, sert à maintenir l'écartement du collier et des bras du brancard, de manière à ce qu'ils ne blessent pas l'animal, et à suspendre à un crochet, nommé douga, les lanières d'enrènement.

Ce n'est pas au train du drojky que s'attachent les brancards, mais bien à l'essieu des premières roues, qui dépasse le moyeu et traverse la mince pièce de bois maintenue par une clavette extérieure. Pour plus de solidité, un trait placé en

dehors va se relier au système de courroies du collier. Ce mode d'attelage fait tourner avec aisance le train de devant, la traction opérant sur les bouts de l'essieu comme sur un levier.

Voilà une description bien minutieuse sans doute, mais les descriptions vagues ne peignent rien, et peut-être que les sportsmen de Paris ou de Londres ne seront pas fâchés de savoir comment est fait et attelé le drojky d'un sportsman de Saint-Petersbourg.

Bon ! nous n'avons pas parlé du cocher ; c'est pourtant un personnage caractéristique et plein de couleur locale qu'un cocher russe ! Coiffé d'un chapeau bas de forme dont le ballon s'étrangle autour de la tête, et dont les bords retroussés en ailes de chaque côté se busquent sur le front et sur la nuque ; vêtu d'un long cafetan bleu ou vert, fermé sous le bras gauche par cinq agrafes ou cinq boutons d'argent, qui se plisse autour des hanches et se serre à la taille par une ceinture circassienne tramée d'or, montrant son col musculeux cerclé par sa cravate, étalant sa large barbe sur sa poitrine, les bras tendus et tenant une rêne de chaque main, il a, il faut l'avouer, une mine triomphante et superbe, il est bien le cocher de son attelage ! Plus il est gros, plus il se paye cher ;

entré maigre à un service, il demande de l'augmentation s'il engraisse.

Comme l'on conduit à deux mains, l'usage du fouet est inconnu. Les chevaux s'animent ou se modèrent au son de la voix. Ainsi que les muletiers espagnols, les cochers russes adressent des compliments ou des invectives à leurs bêtes; tantôt ce sont des diminutifs d'une tendresse charmante, tantôt des injures horriblement pittoresques que la pudeur moderne nous empêche de traduire. Le président de Brosses n'y eût pas manqué. Si l'animal se ralentit ou fait une faute, un petit coup de bride sur la croupe suffit pour l'accélérer ou le redresser. Les cochers vous avertissent de vous ranger en criant *Bériguiss!*... *bériguiss!*... Si vous n'obéissez pas assez vite à l'injonction, ils disent en accentuant avec force *bériguiss... sta... eh!* C'est un amour-propre pour les cochers de bonne maison de ne jamais hausser la voix.

Mais voici que le jeune seigneur remonte dans sa voiture. Le cheval part au grand trot en sautant de manière à toucher ses naseaux avec ses genoux; on dirait qu'il danse, mais cette coquetterie d'allure ne lui fait rien perdre de sa rapidité.

Quelquefois on attelle au drojky un autre cheval qu'on nomme *pristojka*, ce qui peut se traduire par cheval de bricole; il est maintenu par une seule rêne extérieure et galope pendant que son compagnon trotte. La difficulté est de soutenir les deux allures égales et dissemblables. Ce cheval, qui a l'air de gambader le long de l'attelage et d'accompagner son camarade par plaisir, a quelque chose de gai, de libre et de gracieux dont on ne retrouve l'analogue nulle part.

Les drojkys de place sont tout à fait pareils de disposition, sauf l'élégance de la coupe, le soin du travail et la fraîcheur des peintures; ils sont menés par un cocher en cafetan bleu plus ou moins propre, qui porte son numéro estampé sur une plaque de cuivre suspendue à un cordonnet de cuir et habituellement rejetée derrière le dos, pour que la pratique, pendant la course, ait le chiffre devant les yeux et ne l'oublie pas. Le harnachement est le même, et le petit cheval de l'Ukraine, pour n'être pas de si bonne race, n'en va pas moins bon train. Il y a aussi le drojky long, qui est le plus ancien et le plus national. Ce n'est qu'un banc recouvert de drap porté par quatre roues, qu'il faut enfourcher, à moins qu'on ne s'y tienne assis de côté comme sur une selle de

femme. Les drojkys errent çà et là ou stationnent au coin des rues et des places, devant des auges en bois supportées par un pied découpé et qui contiennent l'avoine ou le foin des bêtes. A toute heure de jour et de nuit, à quelque endroit de Saint-Pétersbourg qu'on se trouve, il suffit de crier deux ou trois fois *Isvochtchik!* pour voir accourir au galop une petite voiture sortie on ne sait d'où.

Les coupés, les berlines, les calèches qui descendent et remontent perpétuellement la Perspective n'ont rien de particulier. Ils semblent, en général, de fabrique anglaise ou viennoise. Très-souvent ils sont attelés de chevaux superbes et vont grand train. Les cochers portent le cafetan, et parfois à côté d'eux sont assis des espèces de soldats coiffés d'un casque en cuivre dont la pointe est terminée par une boule au lieu de l'être par une flamme, comme le cimier des militaires. Ces hommes ont pour vêtement un manteau gris dont les collets sont bordés de bandes rouges ou bleues qui désignent le grade de leur maître, général ou colonel. Le privilège d'avoir un chasseur n'appartient qu'aux voitures d'ambassade. Cet équipage à quatre chevaux, dont le porteur est monté par un écuyer en livrée ancienne tenant à

la main une grande cravache toute droite, est celui du métropolitain, et quand il passe, le peuple et les promeneurs saluent.

A ce tourbillon de voitures élégantes se mêlent des chariots tout à fait primitifs; la plus sauvage rusticité côtoie la civilisation la plus extrême. Ce contraste est fréquent en Russie. Des rospouskys composés de deux poutres placées sur des essieux, et dont les roues sont maintenues par des pièces de bois qui appuient contre les moyeux et s'arc-boutent aux flancs du grossier véhicule, frôlent la rapide calèche, étincelante de vernis. Le principe de l'attelage est le même que celui du drojky. Seulement un cintre plus large, bizarrement colorié, remplace l'arc léger à la svelte courbure; des cordes sont substituées aux fines lanières de cuir, et un moujik en touloupe ou en sayon est accroupi parmi les paquets et les ballots. Quant au cheval tout hérissé d'un poil qui n'a jamais connu l'étrille, il secoue en marchant une crinière échevelée qui pend presque jusqu'à terre. C'est sur ces voitures que s'opèrent les déménagements. On les élargit avec des planches, et les meubles cheminent les jambes en l'air, retenus avec des ficelles. Plus loin, une meule de foin semble marcher toute seule, trainée par une rosse qu'elle

ensevelit presque. Une cuve pleine d'eau s'avance lentement par le même procédé. Une téléga passe grand train sans se soucier des secousses qu'impriment à l'officier qu'elle porte ses ais dénués de ressorts : où va-t-elle ? à cinq ou six cents verstes — plus loin, peut-être, aux derniers confins de l'empire, au Caucase, au Thibet. N'importe ! mais soyez sûr d'une chose, c'est que la légère charrette, on ne peut lui donner d'autre nom, sera toujours menée ventre à terre. Pourvu que les deux roues de devant arrivent avec le strapontin, cela suffit.

Regardez ce chariot, auquel son fond et ses ridelles de planches donnent l'apparence d'une grande auge sur roulettes ; il laisse traîner derrière lui une perche, séparant comme la cloison d'une box les deux chevaux qu'il remorque attachés à sa caisse, et qui ainsi n'ont pas besoin d'être tenus en main par des palefreniers. Rien n'est plus commode et plus simple.

On ne voit pas, à Saint-Pétersbourg, de ces lourdes charrettes qu'ébranlent à peine cinq ou six chevaux aux formes d'éléphant, coupés par le fouet d'un conducteur brutal. On charge très-peu les chevaux, dont on exige une grande allure, et qui sont plus vites que robustes. Tous les objets de poids qui peuvent se fractionner se distribuent

sur plusieurs voitures, au lieu d'être entassés sur une seule, comme chez nous ; elles marchent de conserve, et leur réunion forme des caravanes qui rappellent, au milieu de la ville, les mœurs voyageuses du désert. Les cavaliers sont rares, à moins que ce ne soient des gardes à cheval ou des Cosaques envoyés en ordonnance.

Toute ville civilisée se doit des omnibus : il en circule quelques-uns sur la Perspective de Newsky, conduisant à des quartiers éloignés ; ils sont attelés de trois chevaux. On leur préfère généralement les drojkys, dont le prix n'est pas beaucoup plus élevé, et qui vous mènent où l'on veut. Le drojky long coûte quinze kopecks la course, le drojky rond, vingt, quelque chose comme douze et seize sous. — Ce n'est pas cher ; il faudrait être bien avare ou bien pauvre pour marcher.

Mais le crépuscule vient, les passants hâtent le pas pour aller dîner, les voitures se dispersent, et sur la tour de vigie s'élève la boule lumineuse qui donne le signal de l'allumage du gaz. — Rentrons.